

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 164

Octobre-novembre-décembre 2022

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, B-4970 Stavelot

Bien chers amis,

En la première lettre aux Corinthiens au chapitre trois, texte choisi par frère Pacôme pour son engagement comme oblat régulier le 3 décembre, saint Paul nous parle de temps et de lieux. Lieu où l'on a planté, lieu où l'on vient arroser, lieu où se tient Paul, lieu où se tient Apollos, lieux qui s'éloignent ou se rapprochent selon l'intuition que l'on suit. Il nous parle aussi de maturation, de temps nécessaire pour accueillir la consistance d'une parole et pouvoir l'assimiler et en vivre.

Vous imaginez bien le parcours et les réactions successives depuis l'expression du désir de frère Pacôme jusqu'à ce jour qui nous rassemble autour de lui. Fallait-il le mettre devant un choix radical et sans nuance ? Cherchait-il à être pas comme les autres dans un projet qui le mettrait en avant, une originalité peu monastique, ou tentait-il de devenir Pacôme en profondeur en répondant à une vocation propre ?

Dans un monastère, il y a plusieurs demeures, comme dans le Royaume. Il y a l'oratoire où chacun peut ouvrir son cœur au Seigneur, il y a les ateliers où un travail bien fait nous donne d'expérimenter la Présence de Dieu dans son impulsion créatrice, il y a le réfectoire où nous nous servons mutuellement comme le Christ serviteur, il y a l'hôtellerie où l'on peut recevoir le Christ dans le tout-venant, il y a l'infirmerie où le malade et le soignant reconnaissent Jésus souffrant et il y a l'église où la liturgie nous appelle à mettre en commun nos expériences christiques. Si les frères n'habitent pas avec eux-mêmes, s'ils sont distraits, engoncés dans leur moi extérieur, alors les cœurs parlent en moi : Moi je suis évangélique car je rencontre les gens, je ne me réfugie pas derrière la clôture comme... Moi je vis ma solitude en cellule, je ne suis pas comme ces bavards qui rencontrent les hôtes... Moi je travaille dur et je gagne l'argent nécessaire à la communauté, alors que d'autres perdent leur temps en lectures et discours... Moi je sers la Parole en l'enseignant ; je n'ai pas le temps de m'occuper de nettoyage ou de travail manuel... Et le carrousel des pensées peut continuer en moi je.

Mais si chacun prend le temps d'accueillir la Parole et de savourer sa façon particulière de reconnaître le Christ dans sa vie et dans son travail, alors il peut se passer quelque chose d'extraordinaire dans la prière commune : chaque touche singulière vient compléter, affiner, rendre visible la lumière du visage de celui que nous aimons ensemble.

La vocation particulière de frère Pacôme vient élargir cette perspective au vaste champ de nos Églises, mais sans prétention, dans une vie simple de travail et de prière au jour le jour. Recevons ce petit point d'infini et d'unité comme une page blanche laissée à l'initiative de l'Esprit Saint.

Je parle de blancheur quand notre frère est à présent vêtu de noir, mais n'est-ce pas la couleur de l'encre qui s'y déposera pour raconter notre histoire ?

Frère Renaud

Chers frères et sœurs en Christ,

Je viens de terminer mon noviciat au monastère Saint-Remacle de Wavreumont où je vis depuis maintenant deux ans, ceci après avoir déjà vécu deux autres années de vie bénédictine en France. Ce qui ouvre bientôt la voie de ma profession monastique. C'est avec la bénédiction de mon Prieur et l'approbation de mes frères lors d'un chapitre, celle de SE le Métropolitain Joseph (Patriarcat de Roumanie) et de mon accompagnateur spirituel, hiéromoine orthodoxe au monastère de Chevetogne, que je vous fais part de mon projet de vie monastique.

Je vais donc bien poursuivre ma vie et ma stabilité monastique, ici, au monastère Saint-Remacle. Cependant, ma présence parmi mes frères sera le témoignage de ma vocation singulière, celle d'être une passerelle entre l'Église latine et l'Église orthodoxe. Elle revêtira le caractère d'un œcuménisme monastique. En effet, après une réflexion commune d'un an avec mon Prieur et celle de mon père spirituel, j'ai pris conscience au plus profond de moi-même et sous le regard de notre Sauveur, de cette vocation et de mon attachement à la sainte Église orthodoxe, à son éthos. C'est pourquoi, malgré ma faiblesse et mes pauvretés, je vais entrer dans la communion de l'Église orthodoxe le 11 novembre prochain au saint monastère de la Mère de Dieu et de Saint Martin le Miséricordieux à Cantauque, dans l'Aude, lors de sa fête patronale. J'y serai tonsuré moine dans un second temps. Cet engagement à vie pourra avoir lieu après m'être familiarisé avec la communauté, ses usages et la tradition monastique orthodoxe.

Je vais donc poursuivre ma vocation monastique et œcuménique parmi mes frères bénédictins au monastère Saint-Remacle. C'est ce qui me conduira, dans ce contexte, le samedi 3 décembre prochain, à m'engager comme "oblat régulier" au sein de ma communauté dans le cadre d'une "oblature œcuménique". Notre monastère, qui entretient des liens d'amitié avec la communauté monastique et œcuménique de Bose, souhaite ainsi que je puisse témoigner de la lumière de l'orthodoxie par ma vie de moine. Dans ce sens, il m'invite à cultiver davantage ma familiarité avec le jardin des Pères, sa théologie et sa Tradition. C'est le motif pour lequel, depuis un an, j'ai commencé à étudier par correspondance avec l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge de Paris. De plus, je vais toujours pouvoir bénéficier, sur place, d'une vie liturgique grâce à la paroisse orthodoxe de Stavelot. Pour compléter ma vie de prière communautaire, je prie en cellule l'office orthodoxe des Heures.

À présent, voici, brièvement, la genèse de cette vocation née de ma rencontre avec l'orthodoxie. Sans le savoir, en 1994, âgé d'à peine 14 ans, après avoir vu une liturgie orthodoxe à l'occasion du dimanche commémorant le Triomphe de l'orthodoxie en la cathédrale Saint-Étienne de Paris, je fis la même expérience que les émissaires du prince Vladimir à Constantinople, qui, lors d'une célébration liturgique à Sainte-Sophie, ne savaient plus s'ils étaient au ciel ou sur la terre. Mais à l'époque, ayant grandi dans un univers catholique, je ne connaissais rien de l'orthodoxie. Puis, j'ai découvert les fameux "Récits d'un pèlerin russe", saint Silouane, et plus tard, saint Nil de la Sora, les saints Pères du Mont Athos, dont saint Porphyrios, mon géronde invisible, le Père Matta El-Maskîne, l'École de Paris, Olivier Clément, Mgr Kallistos Ware, le Père Lev Gillet ou encore la grande figure du

Patriarche Athénagoras, entre autres... Enfin et surtout, sa tradition hésychaste, sa théologie de la déification, héritée des Saints Pères, celle de l'expérience de la Lumière incréée. Tous cela me toucha profondément et a véritablement nourri ma vie en Christ. Et malgré l'obscurité des épreuves dans mes jeunes années et dans ma vie de foi, je peux dire que j'ai essentiellement grandi dans la lumière de l'orthodoxie.

Ma découverte à travers la "Philocalie" des Pères neptiques et des saints Pères hésychastes, de la "Prière du cœur", celle de l'invocation du Nom de Jésus, véritable icône verbale de notre Sauveur, dont l'orthodoxie constitue l'écrin, est, depuis, devenue ma véritable respiration en Christ. D'ailleurs, comme l'affirmait le théologien orthodoxe, Olivier Clément : "L'esprit de l'Église orthodoxe est philocalique, la beauté ainsi visée est un Nom divin, c'est la beauté absolue du visage du Dieu fait homme, c'est la beauté secrète de chaque visage humain appelé à se déifier, c'est l'immense beauté du cosmos devenant en Christ, buisson ardent."

En ce qui concerne ma vocation religieuse, c'est après avoir séjourné au skite orthodoxe Sainte-Foy en août 2011 que j'ai pris davantage conscience de celle-ci. Ce qui m'a progressivement conduit, avec la grâce de Dieu, à quitter Paris, à renoncer à mon emploi ainsi qu'à mon engagement bénévole de 15 ans auprès des sans-abris, précisément dans le quartier où vécut sainte Mère Marie Skobtsov. Je décidai enfin de m'engager dans la vie monastique en juillet 2017, la vie bénédictine étant aussi la plus proche de la Tradition monastique héritée de nos saints Pères. Cependant, je compris très vite lors de mon postulat que ma vocation était singulière et qu'elle me destinait à devenir une passerelle entre nos deux Églises. C'est le motif pour lequel j'ai reçu, lors de mon entrée au noviciat en France, le prénom de Pacôme, puisque saint Pacôme est le père tant du monachisme latin, copte et orthodoxe, et qu'il a pour mission de réconcilier la race des hommes avec Dieu. Malgré ma faiblesse, c'est sous son patronage que ma vocation monastique fut donc placée.

Aujourd'hui, 25 ans après l'avoir rencontrée, je vais faire mon adhésion formelle à l'orthodoxie. Dom André Louf n'affirme-t-il pas qu'une vie accomplie est un rêve de jeunesse réalisé à l'âge mûr ? Et pourtant, je n'ai pas le sentiment de changer d'Église, l'Église orthodoxe m'invitant à retrouver mes racines chrétiennes et monastiques. Puisqu'elle est la Mère des autres Églises, je n'aurai pas le sentiment de me convertir à elle, mais d'y revenir. C'est donc un retour aux sources. Si l'Église catholique romaine a été comme une marraine pour moi, j'y ai beaucoup appris et reçu, j'en rends vraiment grâce, à présent je retrouve mon Église mère. Elle est le témoignage fidèle et vivant de l'Église indivise, de l'Église des Pères et des sept Conciles œcuméniques. Elle est la gardienne du dépôt de la foi, de cette Tradition et de cette sagesse héritées des temps apostoliques. Elle est aussi pour moi, un véritable éthos, un art de vivre en Christ.

Je conclurai, enfin, par une citation du Père Lev Gillet, moine bénédictin, qui a poursuivi sa vocation monastique dans l'orthodoxie au service de la rencontre entre nos deux Églises et nos deux Traditions : "Ô étrange Église Orthodoxe, si pauvre et si faible, qui se maintient comme par miracle à travers tant de vicissitudes et de luttes. Église de contrastes, à la fois si traditionnelle et si libre, si archaïque et si vivante, si ritualiste et si personnellement mystique. Église où la perle de grand prix de l'Évangile est précieusement conservée, parfois sous une couche de poussière. Église qui souvent n'a pas su agir, mais qui sait chanter comme nulle autre la joie de Pâques."

Humblement et fraternellement vôtre en Christ,

Frère Pacôme

Mes chers frères en Christ,

Il ne serait pas juste de partir sans prendre un moment pour vous remercier de votre grande hospitalité, de votre fraternité, de votre accueil plein de détails et de services qui m'ont montré de la tendresse, de la confiance et de la joie.

Ces semaines ont vraiment été pour moi un temps de grâce et d'une manière privilégiée de pouvoir respirer l'esprit de saint Remacle, dans cette communauté qui a été l'inspiration pour notre communauté de la Résurrection au Pérou, un esprit qui m'a enrichie, renforcée, et qui me renvoie renouvelée et affermie, plus enracinée dans cette aventure de la vie monastique. J'ai vécu une certaine Pentecôte... À mon avis, bien que nous parlions des langues différentes, nous nous sommes compris dans la langue de Dieu, la langue maternelle de l'amour qui nous tisse dans un engagement commun pour la vie ; la langue christique qui nous unit autour de la table et du pain rompu, de la prière partagée et du silence ; la langue de la Ruah dans le sourire et le regard qui reflètent la beauté du soleil quand il illumine les différentes couleurs de la vie intérieure, comme les couleurs de l'automne qui m'ont accueillie chaque jour. C'est la Pentecôte de la danse autour des fonts baptismaux qui nous approfondit dans notre diversité et nous ouvre au mystère divin toujours nouveau qui nous demande de vivre aujourd'hui avec miséricorde envers nos passés et avec espoir pour nos futurs.

Nous savons que vivre ensemble n'est pas facile, que ce soit en famille ou en communauté ; le passé laisse toujours des traces d'histoires compliquées, parfois blessées, parfois désillusionnées par une apparente impossibilité de compréhension mutuelle ou de changement de sensibilité, ou par des attentes irréalisables, mais si souvent les traces du passé et de l'histoire personnelle et commune éclairent l'action discrète de la grâce qui nous pousse en avant. C'est la grâce du présent qui marque nos choix pour l'avenir, notre ouverture à la nouveauté. C'est une grâce de pouvoir opter pour une réconciliation miséricordieuse au lieu d'une rancœur intolérante, d'opter pour la libération de l'amour au lieu de l'asservissement subtil de la peur (et tant de peurs peuvent nous asservir), d'opter pour une nouveauté surprenante au lieu de non-négociations étouffantes. C'est la grâce d'accueillir nos fragilités les mains ouvertes, offertes à Dieu, sans les cacher, les nier ou les craindre, car en nous reconnaissant fragiles, nous nous rendons compte que nous sommes changeants, et en nous reconnaissant changeants, nous découvrons que nous sommes créatifs. La créativité n'est pas effrayée par la nouveauté, ni par la mort qui menace, ni par le risque qu'il y a à cultiver un cœur reconnaissant, joyeux et émerveillé, même au milieu des angoisses et des amertumes qui nous assaillent. C'est ce que je souhaite tant pour vous, communauté de Wavreumont, que pour notre communauté du Pérou... pour que, face à nos fragilités, nous nous risquions à rêver de Dieu et nous laissions recréer par son Esprit créatif et inouï... ouvrant ainsi de nouveaux chemins de rencontre et de collaboration, d'échange et de soutien mutuel, dans cette recherche de Dieu que nous partageons depuis là où nous nous trouvons, comme un printemps cosmique d'espérance après un long hiver qui nous incite à désespérer ou à hiberner.

Ces réflexions et bien d'autres encore sont la richesse de mes contemplations au cours de cette période. Je constate que mon cœur s'est élargi par tout ce que j'ai vécu dans mon pèlerinage vers la famille, la communauté et les racines monastiques. Pendant toutes ces semaines, la nouveauté s'est transformée en une profonde familiarité, un "déjà-vu" spirituel peut-être, car j'ai l'impression d'avoir déjà vécu ces rencontres. Vous rencontrer pour la première fois ou nous retrouver après des années n'est peut-être pas ce qui définit nos relations, mais l'Esprit qui souffle où il veut, car il n'est pas limité par le lieu ou le temps. Ainsi, le déjà-vu spirituel transfigure l'étrange en intuition, le nouveau en désiré. Chaque jour, nous prions pour la

communauté de Wavreumont, et maintenant je me souviendrai de tous vos visages et de votre vie commune, je m'unirai plus intimement dans la prière à vos préoccupations et à vos besoins, à vos joies et à vos espoirs.

Je vous dis adieu avec beaucoup d'affection, en tant que votre sœur,

Christine Perrier, osb

ADDICTION ET SOUFFRANCE SPIRITUELLE

Conférence donnée à Wavreumont le 19 novembre 2022

Médecin de famille retraité, j'avais suivi en 1994 une formation à la prise en charge des personnes dépendantes, et depuis je les ai accueillies dans ma pratique. En parallèle, j'ai fréquenté à de nombreuses reprises la communauté charismatique du Puits de Jacob (la Source de Vie) à Strasbourg, qui rassemble des soignants chrétiens. De ces deux assises vient ces dernières années ma préoccupation de la souffrance spirituelle des personnes addictes, selon mon constat peu prise en compte de façon spécifique. Pour être clair, ce que j'avance ici n'engage d'ailleurs que moi seul, hors de toute référence au Centre de Postcure des Hautes Fagnes, dont j'ai été responsable médical pendant 17 ans, ni au CCAA (Care Consulting Against Addictions), un service ambulatoire d'accueil et de suivi, qu'avec quelques-uns et la collaboration des HF, du PCS et du SSM de Malmedy, nous avons ouvert l'année passée. Ma foi est donc le fondement et le cheminement naturels de ma pensée. Pour autant, dernière précaution, ne pensez pas que je pose l'addiction en faute morale et la personne dépendante en pécheur, l'addiction est une maladie et une souffrance.

Souffrance spirituelle / existentielle

Je laisse ces deux mots se juxtaposer, se superposer même, parce qu'il s'agit de la même réalité, regardée de points de vue différents mais pas opposés. Pour comprendre cette souffrance, je vais d'abord parcourir sommairement avec vous les bases philosophiques et psychologiques de la structure humaine, par une relecture très personnelle, "off limits".

"Il y a dans l'homme plus grand que l'homme", c'est notre postulat de départ. Nous sommes constitués d'un **soma**, d'un **psyché** et d'un **pneuma**. L'unité et l'harmonie de ces trois dimensions dessinent un idéal hors de portée, comme tout idéal. Mais leur désir génère l'utopie qui nous met en route chacun, et de préférence de façon partagée, vers notre épanouissement.

L'élément premier de l'humain est le **ça** : la matière, la masse de chair, assise sur votre banc ou sur ma chaise, apte aux fonctions vitales mais aussi acculée à l'anéantissement dans la mort.

Vient le **moi**. C'est le ça habité par un être mais à peine conscient, ou seulement conscient de sa vie, sans contact ou lien autre que fonctionnel avec ce qui est hors de lui. Je dirais alors que le ça habité du moi, c'est notre **soma**, l'animalité : "*Je pense et je suis !*" On devine assez facilement, pour l'avoir vécu soi-même, ce que sont la santé et la souffrance du soma. Premier niveau de complexité, apparemment facile : *pourquoi et comment entretenir et préserver notre soma ?* Nous savons combien parfois les personnes addictes utilisent et maltraitent leur corps.

Ensuite l'**ego**. C'est-à-dire le moi qui élargit sa conscience, se regarde, regarde le monde, et entre en relation avec celui-ci et avec autrui. Ce qui nécessite en fait deux egos. Le premier, que j'appelle l'**ego intime**, s'occupe de l'identité de soi et du choix de ses propres valeurs. C'est un ego qualitatif, qui permettra entre autres la décision et l'engagement. Le second, que j'appelle l'**ego social**, quantitatif, joue de la comparaison, en plus ou en moins. Selon la qualité du premier ego, l'être va se situer dans le monde avec justesse et vérité, ou au contraire en hypertrophiant son ego social par compensation, parfois aussi en le dénigrant.

Il y a là un deuxième niveau de complexité : *"Qui suis-je ?"* et *"Qui suis-je parmi les autres ?"* Les egos sont le domaine du **psyché** qui, d'une façon très réductrice je l'admets, va définir l'individu. Notre société post-moderne occidentale presse l'individu de revendiquer son unicité, sa liberté et son autonomie. Ce qui, chez certains dont l'ego intime est fragile, peut être anxiogène. Pour résoudre cette angoisse, l'individu va, à l'inverse, s'agréger au groupe. Je pourrais alors dessiner que l'individu est un monomère parfois ou souvent inquiet dont le polymère assemblé constitue le corps social, contingentant mais rassurant. La personne dépendante dira : *"Je pense donc je suis, et je suis mal dans ma peau ; allons voir chez les autres consommateurs ce que eux pensent et font, pour oublier qu'ils pensent !"*

Troisième niveau de complexité : l'oscillation entre unicité à rendre autonome et conformisme par intégration sécurisante. La santé du psyché tient à un sentiment de bien-être intérieur et d'aisance sociale. Le trouble psychique génère au contraire l'anxio-dépression, parmi d'autres névroses.

Tout cela est alors inspiré et mis en mouvement par le **pneuma**, le souffle de vie. Les questions sont ici : *"Qu'est-ce qui m'anime, pour quoi suis-je là, quelles sont mes raisons de vivre ?"* Y répondre demande à l'individu qu'il soit habité par une personne, c'est-à-dire cette fois un être réellement unique, doté d'une conscience propre plus élaborée, d'un questionnement moral ou éthique et d'une capacité relationnelle au monde et aux autres plus réfléchie. Du coup, c'est *"Je suis parce que je pense."* Tantôt, on faisait un constat : *"Je pense donc je suis"*, ici il s'agit vraiment d'une causalité.

Où développer la conscience, l'éthique et la relation, si ce n'est dans un espace qui est au-delà, au-dessus de la personne, c'est-à-dire dans ce que la psychologie appelle du terme un peu coiffant de **sur-moi**. Et à mon sens, il y en a deux. Le premier, que je dis **sociétal**, c'est ce que l'éducation et la société imposent aux egos : la conformité à la loi commune. Selon la valeur de la règle, son origine, et la manière souvent implicite de l'affirmer, la personne va s'y rallier et l'intégrer, ou à l'opposé s'en défendre et se battre pour s'en libérer. Nous savons tous que les toxicomanes ont des difficultés notoires avec le cadre, la règle et l'autorité : *"Je pense ce qui me plaît, parce que je suis libre"*, affirment-ils. Le second sur-moi, que j'appelle alors **spirituel**, est le lieu de l'inquiétude transcendante : *"D'où suis-je créé ? ai-je une relation à un divin ? que reste-t-il de moi lorsque je ne suis plus ?"* Nous trouvons chacune, chacun les réponses à ces questions dans la proposition confessionnelle ou philosophique qui nous agréé.

Voilà donc un quatrième niveau de complexité : la prise de conscience des egos et des sur-moi, et le débat intérieur entre soumission à la règle ou liberté authentique. À quoi s'ajoute éventuellement le questionnement transcendantal, qui échappe à notre savoir mais suscite une conviction, une adhésion, un espoir et, idéalement, une attitude. La santé du pneuma tient alors à l'activation d'une conscience éthique et à l'appropriation d'un sens à sa vie et d'une perspective à mettre en œuvre. À l'inverse, un pneuma souffrant l'est souvent par une vacuité, un vide, plus ou moins marqués, ou par un sentiment d'absurdité.

Ce que je viens de dire ici est le reflet de la difficulté à définir l'humain, et d'ailleurs à se situer soi. Retenez simplement le ça + le moi du soma, les deux egos du psyché et les deux sur-moi du pneuma. Bien sûr, tout cela, les jours ordinaires, nous passe largement par-dessus la tête. Que dire alors des personnes sous l'influence pernicieuse et répétée d'un produit psycho-actif ?

Le soulagement des inquiétudes sourdes liées à ces quatre complexités nécessite chez chacun leur compréhension, la capacité de trouver les mots pour les dire, et enfin l'opportunité de se faire entendre d'autrui. Or, le produit altère la conscience, le langage commun s'appauvrit et la laïcité matérialiste de la société ne porte guère à l'écoute en profondeur. Cela explique que la souffrance existentielle ou spirituelle de la personne addictive soit presque inconcevable, indicible et inaudible : le constat que je faisais dans l'introduction. Pourtant. Je vous partage une anecdote qui m'a fendu le cœur : entrant au Centre des Hautes Fagnes, je tombe en arrêt devant un petit carton affiché aux yeux de tous, après un atelier communautaire : "*Je ne suis personne, ma vie n'a plus de sens, et je ne sais pas où je vais !*" Quelles souffrances derrière ces mots, qui traduisent une véritable vacuité de l'être ; quel courage aussi. Tout est dit : perte de l'identité, absurdité de la vie, absence de perspective. On pourrait presque s'arrêter ici, mais vous ne vous contenterez pas d'un diagnostic.

Incidence de l'addiction

Ce que je vais en dire est évidemment l'émanation de mes rencontres avec les personnes dépendantes. Chaque parcours est toujours singulier, et certaines ne se reconnaîtront sans doute pas totalement dans ce que j'avance, il ne faut donc pas généraliser. Mais il y a une période de la vie particulièrement difficile : les grands adolescents et les jeunes adultes. Les deux egos ne sont pas encore pleinement définis et les deux sur-moi sont toujours en "parcours d'intégration". D'où découlent une évidente fragilité et une vive curiosité pour les expériences inhabituelles, séduisantes et "cool", par exemple la découverte de produits psycho-actifs qui sont proposés en partage, lors des sorties festives entre autres. Soit le résultat n'est pas satisfaisant, et on en restera sans doute à un essai sans lendemain. Soit l'effet ressenti est plaisant et attractif, mais transitoire, et c'est l'entrée possible en usage abusif puis en dépendance. Cette fragilité peut parfois persister longtemps, en proportion inverse de la maturité de la personne.

Le problème est que, si le produit apporte une forme de plaisir ou efface provisoirement la fragilité, en comblant l'inquiétude ou le vide, il altère aussi à moyen terme la capacité de conscience de la personne et sa réactivité (son pneuma), et réduit progressivement l'individu (son ego) à sa seule identité de consommateur addict, entraînant une stigmatisation sociale.

Vide existentiel (Viktor E. FRANKL)

Le sens et la perspective d'une vie personnelle, aussi humbles soient-ils, sont ce qui donne consistance, valeur et mouvement à celle-ci. FRANKL développe largement ces notions dans son livre *Nos raisons de vivre*, qui s'expriment bien sûr dans le tissu relationnel noué autour de soi. Pour faire simple, j'emprunte alors à François CHENG le mot **sens** dans ses trois acceptions : la sensation (sensorialité et sensualité), la signification (compréhension et affirmation) et la direction (orientation, cheminement). De même, CHENG cite trois désirs, qui concourent à dessiner une **perspective** de vie : le désir de dépassement (repousser ses limites et croître), le désir de réalisation (faire œuvre et laisser une trace), et le désir de transcendance (il y a en l'homme plus grand que l'homme). L'addiction altère ou pervertit chacun de ces six déterminants de vie.

Je reviens à Viktor FRANKL pour parler de la **perte** de sens et de perspective. Le vide existentiel, marqué entre autre par l'ennui et l'apathie, menace l'homme – à plus forte raison celui qui est "déshabité" de soi par un produit –, menace donc l'homme occidental de l'ère postmoderne, construite sur un paradoxe : l'individualisme (la primauté de la liberté

individuelle) contre le consumérisme (le droit d'avoir comme les autres, avant le devoir d'être soi-même). L'amointrissement de l'instinct ne dicte plus à l'homme ce qui EST programmé de faire, la dévalorisation des traditions et le délitement du lien réel effacent ce qu'il AURAIT à faire, et l'appauvrissement de la conscience de soi le laisse incertain de ce qu'il DESIRE faire.

Le nihilisme (ne rien vouloir autant que vouloir le rien) et le réductionnisme (nier à l'humain une dimension transcendante) accentuent l'amputation d'un élément fondamental et structurant de la personne. Il reste alors à l'individu à faire le "même" que l'autre, les autres : se soumettre à un conformisme (ex : les rituels de son cercle de consommateurs) ; ou faire ce qu'on l'oblige à faire : se soumettre à un totalitarisme (ex : l'emprise aliénante des dealers, ou simplement celle du produit). Deux formes subies d'insertion sociale inadéquate qui annihilent l'individu en tant que personne, le privent aussi de la recherche et de l'appropriation, ou simplement du maintien, de sens et de perspective propres à sa vie. La vacuité s'installe et appelle en boucle le produit "bouche-trou".

Ainsi le cercle vicieux se ferme, la spirale négative s'approfondit, et de la dépression puis du désespoir, la personne peut passer à la négation d'elle-même, soit au suicide brutal, ou à son équivalent progressif : *l'errance dans la galère* ou *la descente aux enfers*, évoquent les plus abimés d'entre eux. "*L'homme n'est pas détruit par la souffrance, il est détruit par la souffrance dénuée de sens*" écrivait Viktor FRANKL, qui avait survécu aux camps d'extermination nazis.

On comprend alors l'impérieuse nécessité de rendre à la personne dépendante sa propre capacité à re-trouver le sens qu'elle donne à sa vie, et à agir la perspective qui en découle. En quelque sorte, en retirant le produit, qu'elle mette à sa place, à nouveau, un plaisir d'être et une satisfaction morale mobilisatrice, par les moyens qu'elle se donnera. À défaut, les rechutes se succèdent.

La SPIRITUALITÉ catholique : quels regards porter sur l'addiction ?

Les dépendances génèrent souvent une **honte**, liée à l'asservissement, la perte de liberté et d'autonomie, et une **culpabilité**, résultant des rechutes récurrentes et des échecs des traitements. Honte et culpabilité facilement refoulées et tues. Le désamour de soi s'accroît, et se retourne parfois vers ceux qui, proches ou thérapeutes, se proposent pour un soutien ou une aide.

La honte se vit dans le domaine de la relation sociale, qui stigmatise et relègue au fil du temps la personne dépendante en paria, dans une de ces périphéries de la société que le Pape François désigne en souffrance et en attente. La culpabilité, elle, touche à l'éthique, où l'ego intime se voit progressivement altéré par le sentiment assourdi d'une faute, d'une dysfonction qui, perçues comme désormais inéluctables, entraînent l'abandon de motivations réelles au changement. "*Là où j'en suis, à quoi bon ?! De toute façon,...*" entendons-nous parfois.

Notre société a été et reste marquée par la culture judéo-chrétienne, qui a façonné en profondeur, et parfois à notre insu, nos âmes (le *pneuma*) et nos esprits (le *psyché*), tout en reléguant à l'occasion le corps (le *soma*, la chair) comme élément méprisable, à tout le moins négligeable, voire même source de chute morale. Face à quoi, d'ailleurs, un travail personnel de "dégagement" et de "ré-appropriation" nous est alors bénéfique, salutaire même.

Je pense que l'aspiration fondamentale à une dimension existentielle, c'est-à-dire la quête d'un sens et d'une perspective, habite chaque humain, fût-ce d'une manière profondément enfouie.

Cette aspiration a reçu précédemment de la part de l'institution ecclésiastique catholique, que je distingue ici de l'Église dessinée par le Christ, une réponse fortement teintée de morale, au sens étroit du terme, c'est-à-dire de la nécessité impérieuse, au risque sinon d'une condamnation, de se conformer en tous points à un code de bonnes conduites strict et coercitif, moyen d'ailleurs du pouvoir clérical, par lequel certains, trop nombreux, interdisent à juste titre aux fidèles ce qu'ils s'autorisent à faire subir, derrière le voile du temple, à des personnes fragiles ou soumises. Notre foi ne peut plus être naïve, dupe, voire même complice. Mais il ne faudrait pas non plus jeter le bébé avec l'eau du bain.

L'image véhiculée, inscrite dans les consciences et dont les générations contemporaines ne sont pas totalement libérées, était alors celle d'un dieu gardien intransigeant de la Loi, scrutateur sans relâche et juge sans tendresse de sa créature : *"L'œil était dans la tombe et regardait Caïn"* (Victor HUGO). Culpabilité et honte, disais-je. Alain de BENOIST propose : *"À la morale du péché, il est toujours loisible d'opposer l'éthique de l'honneur, fondée sur le courage, la droiture, le respect de la parole donnée, le sens de l'honneur, le goût du don"*. Pour ma part, si je souscris à la proposition, je remplacerais volontiers "honneur", que je trouve trop flamboyant et très français, par "dignité", plus intime, plus discret et consistant : l'éthique de la dignité.

Un revirement considérable, et encore insuffisamment perçu et apprécié, est survenu dans la suite de Vatican II, qui amorçait timidement un retour aux sources christiques de la relation théologique, mais qui nous donne surtout à voir à nouveau le Dieu créateur comme un Père, aimant et miséricordieux, Père de chacun de ses enfants, que tous nous sommes. Cette relecture change complètement la donne. Nous sommes créés comme êtres imparfaits et en devenir. Où serait notre liberté, autrement ? Et ce devenir laisse le champ ouvert à la "Création se faisant" (Teilhard de Chardin), avec ses hésitations, ses essais et ses trébuchements, ses échecs et relèvements, ses avancées et réussites.

Petite incise : les neurosciences nous montrent que ces trébuchements, en matière d'addiction, ne sont pas toujours le fait de la seule volonté délibérée de la personne, mais la conséquence pulsionnelle, mal contrôlable, du jeu biochimique des neurotransmetteurs, modulés par les substances psycho-actives longtemps prises (l'alcool, la cocaïne,...), jeu qui se noue véritablement entre notre cerveau primitif et profond, siège des conditionnements automatiques et inconscients, et nos zones néocorticales frontales, gestionnaires de nos affects et de nos comportements.

L'homme, créé de Dieu, aurait-il réduit sa vie à un seul amas de cendres noires et refroidies, le "plus Intime à lui-même que lui-même" l'habite toujours au plus profond, fût-ce à la manière d'une seule braise qui rougeoit faiblement, d'où peut cependant renaître le feu de l'amour. Le docteur Marie-Hélène BOUCAND, médecin rééducateur française dans un service pour personnes cérébro-lésées, entendait dans "la miséricorde de Dieu" : "la misère est corps de Dieu". Dieu, le Christ en particulier, habite notre misère, quelle qu'elle soit, et il ne s'agit pas de dolorisme. Vincent de Paul ne disait pas autre chose.

Ainsi celui qui offense Dieu comme personne avant lui reste par son état de créature (relire *Sagesse 11,22-12,2*), un fils bien-aimé du Père, frère du Christ et frère des hommes, au même titre que toute victime, chacun de nous et le plus grand des saints. Là se trouve notre dignité native, fondamentale et inaltérable. Personne sinon moi-même ne peut me l'enlever. Chacun construira bien sûr par la suite une dignité que j'appelle fonctionnelle, liée à la qualité morale de son parcours de vie. De façon plus décisive encore, le Chanoine Gromolard, dans son livre *"La Seconde Conversion"*, nous invite à faire une démarche personnelle "inversée",

consciente et volontaire, en désignant le Dieu Créateur comme un Père, le mien : "*J'aimerai mon Dieu*", et en se reconnaissant fils parmi tous ses fils bien-aimés : "*Et j'aimerai mon prochain comme moi-même*". Soit une libre détermination plutôt qu'une obéissance soumise.

S'il en est ainsi, les personnes dépendantes ne peuvent plus se penser comme abandonnées de Dieu et des hommes, car survient alors un paradoxe apparent. Celui, face à notre liberté constitutive, d'une Autorité spirituelle ultime, dont personne ne vient à bout, contre laquelle nulle réserve n'a de sens : l'Autorité faite de l'Amour-même du Père pour sa Création et, en particulier, chacun de ses enfants bien-aimés. Un Amour sans limite, sans autre condition que d'y consentir, sans contrepartie, commerce ou méritocratie. Et laissant par définition et nécessité l'humain, en tant que sujet et non objet, totalement libre. Ici réside la loi divine de l'Amour, face à quoi notre dignité de croyant tentera de se poser, avec droiture, justesse et humilité, autant que nos imperfections et notre bonne volonté le permettront.

Corollaire de l'Amour parfait : l'incommensurable Miséricorde, qui pardonne au-delà des limites humaines. Je rappelle que pardon signifie : donner par-delà. Après la chute, la restauration de sa dignité fonctionnelle demande au fautif trois attitudes : la contrition (la conscience de sa faute), le repentir (l'abandon de son arrogance et le rejet de la récidive) et s'il est possible, une tentative de réparation. Sans moralisation inopportune, je peux y voir de réelles similitudes avec les conditions adéquates d'un travail thérapeutique de l'addiction : nommer sa maladie, en déplorer les conséquences, y voir la part qu'on y a prise, vouloir en sortir et se mettre en chemin.

Toute dépendante est-elle encore, la personne peut alors, non seulement se sentir aimée et pardonnée du Père, mais aussi reconnue par ses frères, et en droit surtout de se réconcilier avec elle-même. Ce qui, pour moi, est la voie de la résilience, de rechutes en relèvements, jusqu'à une rémission. J'apprécie beaucoup l'image donnée par le titre d'un livre de Philippe LABRO : "*Tomber sept fois, se relever huit fois*". Se réconcilier avec soi signifie : se pardonner (*pneuma*) ses errements comme nous sommes relevés par le Père, s'octroyer à nouveau de l'affection (*psyché*) comme nous sommes aimés par Lui, considérer notre corps (*soma*) comme un bien personnel et précieux à préserver, reconstruire notre dignité d'être humain (*ego*), à l'égal de nos frères, et ainsi réintégrer la société des hommes.

Ce que j'avance ici est bien sûr marqué totalement par la spiritualité chrétienne. Une quête similaire peut être menée dans d'autres confessions, voire même au sein de la laïcité. Si du moins l'absence ici d'une relation théologique est comblée par un concept autre, qu'il ne m'appartient pas de dessiner. J'évoque par-là la fonction, nécessaire dans cette quête, de l'altérité, du vis-à-vis, sans doute même de la triangulation.

Je ne vais pas maintenant indiquer ce qu'il faut faire, quelles solutions apporter. Plutôt, envisager les attitudes, les précautions et les conditions favorables à l'aide aux personnes addictes, en complément et non bien sûr à la place des démarches thérapeutiques existantes. Je m'adresse donc en particulier aux aidants : les soignants, les accompagnants, les proches, chacun avec sa spécificité : guérir, soutenir, s'inquiéter.

BESOIN versus DÉsir : CURE ou CARE ?

Au départ d'une relecture succincte d'un travail collectif de soignants (D. JACQUEMIN / RESSPIR / UCL). Rappel : *CURE* : traiter, guérir (plainte, lésion, maladie...) = acte ciblé / *CARE* : prendre soin (de la personne toute entière) = attitude globale.

BESOIN

nécessité °/ altération (en plus / en moins)
la réponse efface le dommage et le besoin
l'effet peut n'être que ponctuel ou transitoire
> risque de dépendance et/ou de tolérance
> addiction (psychotropes)

DÉSIR

aspiration °/ vécu expérimenté ou espéré
la réponse comble le désir et peut l'accroître
l'effet peut être "durable" et rémanent
> épanouissement
> libération

Cela nous permet de comprendre, chez la personne addictive, d'un côté le besoin du produit, qui relève de "l'ici et maintenant" impérieux, et simultanément de l'autre le désir de s'en défaire, qui reste longtemps de l'ordre de l'énoncé chimérique avant de mûrir, nourri par une motivation solide, véritable. D'où la responsabilité du soignant de savoir à quoi et comment il répond. Mais le patient, la personne dépendante, va rarement faire la distinction entre BESOIN et DÉsir, mais exprimera avant tout une plainte, voire une SOUFFRANCE, dont à l'occasion on pensera à examiner au fil du temps les sous-jacents : physique, psychique, relationnel, existentiel, ...

Souffrance traduite par un besoin

plus du registre de la douleur, physique ou psychique (ici la dépendance, le manque)

expression relativement spontanée et accessible

appelle à sa suppression par un "traitement" à choisir, évaluer et adapter, donc impose une compétence "d'outils" (CURE)

Souffrance générant un désir

plus du registre affectif ou relationnel (ici la vacuité à combler, ou l'absurdité)

expression possible et accessible si introspection (passé), ou l'espoir d'une expérience nouvelle (présent), voire même, une projection dans le futur

nécessite sa lecture puis sa traduction, ouvre à un échange et/ou à un vécu et implique une compétence de relation (CARE)

Il s'agit alors, pour l'aidant, d'abord de recevoir puis de lire la souffrance du patient. Ensuite de faire la part du besoin et celle du désir, sachant qu'elles peuvent être imbriquées (rien n'est noir ou blanc), mais pas confondues. Le besoin traduit l'espoir, illusoire d'ailleurs, d'un retour à l'identique, à l'état antérieur. Le désir aspire à la découverte nouvelle d'une émotion, d'une perception ou d'une sensation, d'une satisfaction mentale ou morale. La distinction ne sera pas facile, en particulier si, en premier dans "l'ici et le maintenant", le besoin est rencontré par le produit (le toxique ou le médicament), qui occulte alors l'ébauche d'un désir sous-jacent. Chez les personnes addictives, la souffrance existentielle, souvent liée à une vacuité, est gommée par le produit qui comble le manque (le besoin) et dont l'effet rapide étouffe la lente élaboration du désir d'une complétude autre.

Les réponses seront nuancées : le besoin espère un apport extérieur, le désir demande à être mûri et rencontré de l'intérieur. La position de l'aidant (soignant ou accompagnant) est de façon significative différente : plus "intrusive" vis-à-vis du besoin, plus en position "méta" à l'égard du désir. Sachant en outre qu'il y a lieu d'éviter toute projection anticipée sur la

personne en souffrance, tant à propos de la demande à entendre que de la réponse à apporter. Là comme ailleurs, il est bon que l'aidant sache où il a à se tenir, et ce qu'il fait quand il fait cela. D'où aussi la nécessité *sine qua non* de voir et de placer la personne comme sujet du soin et de la relation, un sujet qui pense, parle et agit, et non comme objet passif, voire déshumanisé.

CULPABILITÉ et HONTE, qu'en penser ?

Plus haut, j'ai dit que la culpabilité touchait à l'ego éthique. La honte, qui est une blessure sociale et traduit une atteinte de dignité, a également une conséquence existentielle, voire spirituelle, dans la mesure où elle se vit face au regard de l'autre (honte fonctionnelle), ou du Tout Autre (honte fondamentale). Je peux la traduire entre autres par un inconfort à se situer face aux questions : *"Mais qui suis-je donc, qu'ai-je fait ? Que reste-t-il de moi là où j'en suis aujourd'hui ? Où vais-je, dans quel état j'erre ?"*

Notre incertitude et notre finitude font de chacun de nous des êtres inaccomplis et imparfaits, à qui il est impossible d'éviter tout manquement d'amour, tout doute de foi, et tout déficit d'espérance. C'est vrai, et d'ailleurs rassurant, tant au plan confessionnel que philosophique. J'ai dit plus haut que la Miséricorde constante du Père nous est assurée. Pour autant que nous ne refusions, ni de reconnaître notre imperfection suite à un ego mal placé, ni d'accepter à nouveau par contrition et repentir ce relèvement offert : *tomber sept fois, se relever huit fois*. Il faudrait une hypertrophie d'orgueil, un désespoir sans fond ou une noirceur profonde de l'âme, pour se refuser cet apaisement offert. Malheureusement, cela se rencontre et aboutit au drame.

Tout cela étant posé, la honte, et la culpabilité qui s'y attache, devraient trouver un baume : *"penser, panser la honte"*, disait-on il y a peu dans un colloque sur le sujet, à l'Évêché de Liège. Déjà, recevant d'autrui la confiance d'une honte qui l'accable, pouvons-nous garder à l'esprit, et dans le regard bienveillant que nous posons sur lui, cette conviction qu'il est comme nous, comme moi, un fils bien-aimé du Père, que là se trouve sa dignité première et inaltérable. Qu'à ce titre, il demeure dans son abaissement un frère dont nous avons à être proches. À quel point ?

Croyant nous rassurer, il nous vient parfois la pensée clivante que "Eux c'est eux, et nous c'est nous !" Et pourtant : un milieu familial peu structurant, une formation ou un travail inadaptés, un incident de la vie, une conscience de soi mal assurée, quelques rencontres malencontreuses,... Il s'en faut de peu parfois pour "entrer en addiction", comme nous, chrétiens, disons "entrer en tentation". La séquence est la même : un moment pulsionnel, suivi d'une satisfaction, voire d'une jouissance, à quoi succèdent un dégoût de soi et une tristesse de l'âme. Qui suis-je alors moi pour porter un regard acerbe sur ces femmes, ces hommes, blessés et fragiles derrière leur carapace ?

Si notre démarche demeure respectueuse, prudente mais aimante, peut-être pourrions-nous à la fois présenter intérieurement cette personne au Seigneur comme un fils et un frère en souffrance, et proposer qu'elle se relève de son accablement et de sa honte. Il nous faut juste lui laisser entendre qu'aucun manquement, aucune culpabilité, qu'aucune honte ne justifierait sa relégation complète du corps social, non plus que la perte de l'Amour miséricordieux de son Père créateur et celle de sa dignité première.

Cette dignité native n'est pas qu'un énoncé de principe, théorique et gratuit. D'elle peut naître une foi, au "tout Autre" sans doute, mais aussi à l'autre et surtout envers soi. La foi en soi, la confiance génère une espérance, celle d'une vie après la vie peut-être, mais d'abord celle ici d'une vie de meilleure qualité, libérée et plus épanouie. Et, parce qu'on ne se sauve pas seul, cette espérance mobilise la charité, dit autrement la fraternité, la solidarité. Non cette pseudo-solidarité de son cercle de consommateurs (échange et partage de produits, jeu des deals et des dettes, co-voiturage de fourniture, accueil d'une nuit,...) mais un retournement du regard : d'égo-centré vers l'ex-centré. C'est ouvrir devant soi un champ d'action, où il sera possible de rendre un sens à sa vie et d'en agir la perspective. Pauline de Vaux, la psychiatre qui était venue de Paris il y a quatre ans, le disait déjà ici : *"Addiction, maladie du sens, maladie du don,..."*

Mais ce retournement du regard impose de faire un choix, entre ceux que j'appelle les vrais amis et ceux qui sont en fait de faux copains, à qui on ne peut que tourner le dos. Les vrais amis respectent la démarche de s'en sortir, la soutiennent même. Les faux copains, qui ne supportent pas le projet de s'extraire de leur cercle de consommateurs, n'auront de cesse d'y faire retomber celui qui s'y essaie. Ce temps du choix et de la séparation est malheureusement un moment de solitude et de fragilité. On ne quitte pas sans frais un monde marginal pour réintégrer le corps social commun. L'intérêt de rejoindre alors les groupes de pair-aidance, où se partage le vécu entre semblables, trouve là une partie de sa pertinence.

Foi, Espérance et Charité sont trois grâces chrétiennes, demandées et reçues de l'Esprit. Pensez quand-même qu'il en existe des équivalents hors d'une relation théologique. Nous-même, aidants, il est bon que nous en soyons habités intérieurement : *"Lève-toi et marche."* *"Ta foi t'a sauvé."* *"Va et ne chute plus."* *"Va et fais de même."* Beaucoup d'entre vous ont reconnu ces paroles. Qu'on ne se prenne pas pour le Christ bien sûr, mais nos attitudes peuvent en témoigner, et plus encore notre regard. De quoi amener la personne addictive à se re-garder autrement et mieux, se garder à nouveau.

De toute évidence, le chemin du relèvement peut être long, et menacé de récidives, tant par le fait de nouveaux manquements (rechutes) que d'une "flambée" de honte au souvenir des faiblesses passées. Et sans doute est-il favorable que la personne soit réceptive à cette approche marquée par la spiritualité chrétienne ? Si notre foi, notre espérance et notre charité ne sont pas vaines, quel risque courons-nous, et lui faisons-nous courir ? Sous la réserve bien sûr d'agir avec discernement, respect et sans prosélytisme : il ne s'agit pas ici de forcer une adhésion par un embrigadement sectaire, mais plutôt de créer du lien, de faire alliance en vue de ce relèvement.

D'ailleurs, en dehors d'une spiritualité confessionnelle, nous devons aussi affirmer avec force que l'être humain, de par sa seule présence au monde, possède une dignité intrinsèque que rien ne devrait venir altérer. La honte fonctionnelle vécue alors devrait trouver une issue au travers d'une démarche psychologique, mais sans doute aussi existentielle parce que nos raisons de vivre sont sujettes à redéfinition et peuvent alors ouvrir un chemin nouveau de vie. Les communautés thérapeutiques actuelles, comme les *Hautes Fagnes* de Malmedy par exemple, sont des lieux résidentiels où se travaillent et s'expérimentent entre autres sens et perspective de vie, sur le mode communautaire. La dimension confessionnelle n'y sera pas abordée de façon explicite, en raison d'un impératif de neutralité philosophique, politiquement correct mais malheureusement réducteur. Est-ce que la laïcité est le lieu de la rencontre, de la découverte, de l'échange et du dialogue, ou est-elle l'étouffoir du questionnement transcendantal de l'humain, en refoulant les réponses de chacun dans l'enclos strict et verrouillé de la vie privée ?

Dans le domaine des addictions, la honte est donc un facteur aggravant qui altère l'image en miroir de soi (l'ego), la laisse voir aussi aux autres (d'où la stigmatisation), et accroît le sentiment déprécié que la personne a d'elle-même (son impuissance et sa vacuité). Sentiment contre lequel elle va réagir, soit par le déni provocateur, soit par une dose d'anesthésie morale, supplémentaire et transitoire, demandée au produit. Réactions qui reportent à plus tard, à plus loin la prise de conscience. L'enjeu de prendre en compte la honte devient alors d'importance : permettre à la personne de soigner son addiction et de quitter son auto-condamnation, pour enfin se réconcilier avec elle-même et avec le corps social. L'acceptation profonde de son état d'enfant bien-aimé d'un Père miséricordieux, lorsqu'elle est intégrable à la sensibilité et à l'intelligence de la personne, est je pense une des conditions favorables. Cette voie devrait être ouverte à ceux qui sont en souffrance et en attente. Il existe bien sûr d'autres voies, tenant de conceptions philosophiques ou confessionnelles différentes, qu'il est bon aussi de pouvoir proposer : *"Je dis JE parce que quelqu'un m'a dit TU"* (A. JACQUARD).

PROPOSITIONS de D. JACQUEMIN (RESSPIR / UCL)

Avant tout, dit-il, et moi avec lui, se méfier de tout "activisme" en ce domaine : toujours accompagner, suivre et non précéder. Néanmoins, nous sommes d'accord, un cadre, un axe et un contenu restent nécessaires. Éviter aussi l'hypothèse externe, la projection, et bien sûr toute accusation, jugement ou condamnation. Notre proposition ne peut qu'être référentielle, parmi d'autres. Et nous nous situons plus en position "méta" (à côté) qu'en vis-à-vis, ou en parallèle. Accompagnant par le CARE plutôt que traitant dans le CURE, en gardant le souci de s'intégrer, de façon presque nécessaire, à une prise en charge pluridisciplinaire et cohérente.

La difficulté est de pressentir, puis de laisser émerger une potentielle souffrance spirituelle, ou plus simplement existentielle. Outre un regard accueillant, une écoute attentive, il est possible d'user avec prudence d'un questionnement "orienté". Une fois avérée cette souffrance existentielle, ou spirituelle, qu'en faire ? Étonnamment, D. JACQUEMIN propose presque "de n'en rien faire", sinon bien sûr de maintenir le lien, l'alliance, et de cultiver une espérance commune. Le reste, dit-il, c'est-à-dire le travail de compréhension et d'apaisement de cette souffrance, appartient à la personne elle-même. À elle de se mettre en chemin, en questionnement, en recherche des références qui lui conviendront. Là aussi, nous ne pouvons que la suivre, avec respect et prudence, suggérer un éventail de points d'appui, ouvrir peut-être des pistes de réflexion. Dans le domaine spirituel, j'en trouve une dans *Genèse 32, 23-33* : le combat de Jacob, honteux de sa forfaiture. Une longue nuit de lutte contre un adversaire qui ne se laisse pas reconnaître (contre quoi ou contre qui, en réalité, la personne addictive se bat-elle ?). Au terme de la nuit, à l'aube naissante, Jacob demande et obtient la bénédiction (la réconciliation avec soi), reçoit une nouvelle identité (l'abstinence) et se remet en route (la réinsertion), mais garde une boiterie au côté (la fragilité persistante). J'y vois ainsi en filigrane le parcours résilient de la personne dépendante.

Mais il s'agira de nous tenir en retrait, de ne pas apporter de réponse "plaquée". *"Nous ne sommes pas les maîtres de la vie, seulement les veilleurs"* (Cécile BOLLY). L'essentiel sera donc de permettre l'émergence d'une expression recevable de cette souffrance, puis de laisser le travail se dérouler, selon les modalités et le timing voulus par la personne.

Dans cette relation d'aide, la vérité, le respect et la confiance mutuels constituent le cadre relationnel nécessaire mais fragile, face à cette population volontiers stigmatisée et, faut-il le

dire, parfois difficile. Une très grande patience et une très grande acceptation, mais qui ne seront pas sans limite, sont indispensables devant les rechutes toujours possibles, et parfois devant des attitudes de déni provocateur, d'opposition occulte, voire de confrontation menaçante. "*Dépasser la peur par l'amour*" expliquait ici-même Bleri LLESHI, il y a quelques années.

Sur le plan de notre éthique professionnelle et personnelle, de notre inquiétude et de notre sollicitude de soignant, d'accompagnant, de proche, D. JACQUEMIN présente cette démarche, volontairement contenue, comme la réponse première et quasi suffisante. Si nous conservons à l'esprit le souci de l'existence potentielle, enfouie chez la personne en demande, d'une souffrance de ce type, et que, lorsqu'elle travaille par exemple avec nous "Besoin ou Désir", survient son émergence, notre "devoir" de prochain et la qualité de notre CARE de soignant seront rencontrés

Voilà qui confirme ce que nous pressentions déjà. Mais qui nous invite à abandonner notre impatience, celle de croire à la "nécessité" d'apporter des réponses, des solutions. En fait, qui nous amène peu à peu à nous désapproprier des enjeux en les remettant à la personne. Qui nous libère en tout cas, comme chrétien, de toute suspicion de prosélytisme. Et laisse ouvert le champ des possibles, l'exercice de la pluralité philosophique praticable. Voire même, sait-on jamais, qui libère une voie pour l'inédit de Dieu. Déjà, tout cela n'est pas rien.

CONCLUSIONS

Le combat pour l'abstinence est le plus évident et le plus nécessaire bien sûr, il donne heureusement prise aux démarches thérapeutiques du CURE. Pour la cause, il n'est pas gagné d'avance : les premiers temps, la rémission reste précaire, la fragilité persistante et la vigilance de la personne sur elle-même indispensable. Ce combat demande détermination et discipline. Souvenez-vous de l'ego intime, dont je disais qu'il permet la décision et l'engagement : "*Que ton non soit non, que ton oui soit oui*", malgré les trébuchements. Et tenons compte aussi des altérations cognitives induites par le produit et son abus, comme le montrent les neurosciences.

Il y a un deuxième combat, plus intime et plus essentiel encore à mes yeux, car il touche au *pneuma*, au souffle de vie. Le combat pour la dignité de la personne addictive. Semblable d'ailleurs au nôtre. La dignité fonctionnelle, que la personne se rend en retrouvant sens et perspective à sa vie. La dignité native, fondamentale et demeurée inaltérée, dont elle prend le cas échéant conscience en se reconnaissant enfant bien-aimé d'un Père aimant et miséricordieux. Celle enfin que nous lui confirmons par notre CARE, notre regard respectueux, confiant et fraternel.

Je terminerai alors par une supplique, pressante, en vous invitant, et avec vous les personnes addictes dont vous êtes proches, à ne jamais, jamais abandonner, ne jamais céder au désespoir : "Le Seigneur est bon, éternel est son Amour".

Dr Philippe NOËL
noel.ph@skynet.be

CHRONIQUE

Le dimanche 2 octobre, la communauté célèbre une eucharistie en hommage à Walter Meessen, chanteur d'opéra et professeur de chant de notre communauté pendant de nombreuses années. Deux de ses filles, sa pianiste, sa compagne Anne, Serge, chanteur lyrique, et de nombreux amis sont là et vibrent dans son souvenir à l'écoute de sa voix enregistrée où il interprète une pièce nostalgique d'adieu de Schubert.

Du 9 au 11 octobre, nous vivons un recyclage de liturgie passionnant avec Philippe Robert, compositeur et professeur à Paris. Il nous fait revivre l'épopée des grands noms qui ont contribué à édifier une liturgie en français du concile Vatican II jusqu'à nos jours.

Frère Beto a terminé le travail de remise en état de la mare au jardin.

Frère Étienne poursuit ses enregistrements d'orgue pour l'émission " La halte méditative" avec Pierre-Paul Delvaux.

Frère Paul se bat courageusement contre plusieurs pannes à l'atelier, mais grâce à l'aide d'amis précieux, nous arrivons à honorer les commandes.

Il semble que le site a été piraté. Grâce à Didier Dehem et Xavier Parent, ce petit monde virtuel reprend vie.

Le 15 octobre, fête de sainte Thérèse d'Avila, le chapitre vote l'adhésion de Birte Marianne Day comme oblate régulière dans la communauté.

Le 16 octobre, au cours du souper festif en l'honneur de frère Luc, nous accueillons le nouveau curé de Stavelot, Günter Weinand, originaire d'Amblève comme le regretté évêque de Liège Aloïs Jousten.

Le 20 octobre, sœur Christine de Chucuito nous arrive pour un mois. Elle est sous-prieure en ce monastère de la Résurrection et originaire des États-Unis d'Amérique, mais ses ancêtres plus lointains vivaient au Grand-Duché de Luxembourg. Un témoignage de son séjour est disponible dans ce numéro.

Le 22 octobre, Frère Étienne et l'Abbé René Rouschop animent une journée sur le sens de l'eucharistie, suite au questionnaire de l'assemblée établi dans le cadre du mouvement ecclésial de synodalité.

Nous acceptons le service des messes dominicales radiodiffusées sur la RTBF 1 du Christ Roi jusqu'au 1^{er} janvier.

Le 7 novembre, nous vivons une célébration des plus intenses pour les funérailles de Paul Rixen dans notre église. Professeur de religion à Malmedy, engagé corps et âme aux côtés des plus pauvres, notamment dans son travail à Entraide et Fraternité, à l'instar de son oncle Eugène Rixen, longtemps évêque au Brésil.

Après avoir rencontré Mgr Marc de l'Église orthodoxe de Roumanie à Wavreumont, frère Pacôme part quinze jours au monastère de Cantauque, près de Carcassonne, où il fera son entrée dans l'Orthodoxie le 11 novembre. Il reviendra ensuite à Wavreumont pour s'y engager

comme oblat régulier le 3 décembre entouré d'amis de Compiègne, de Paris et d'Arras, ainsi que de Père Mikaël de Chevetogne, de Mère Élisabeth et des Pères Jules et Maurice de la paroisse orthodoxe de Stavelot. Lire son explication du projet œcuménique qu'il incarne dans ce numéro.

Le 11 novembre, Jean-Michel Longneau anime à l'hôtellerie une journée sur le bonheur pour le groupe des personnes séparées.

Le 12 novembre, La Relève en collaboration avec la retraite écologico-œcuménique plante des vignes, des haies et des arbres fruitiers sur les terrains de Mambré.

Le 16 novembre, frère Étienne nous représente à la conférence organisée par la commission inter-religieuse du diocèse dont il fait partie : un dialogue entre Mgr De Kesel, le rabbin de Liège Joshua Nejman et le professeur Hicham Abdel Gawad pour l'islam.

Le 19 novembre, le docteur Philippe Noël fait une conférence dans notre église sur le thème : Addiction et souffrance spirituelle. Vous pouvez en trouver le texte dans ces pages.

Le 26 novembre, frère Renaud participe à l'eucharistie de 60 ans d'entrée dans l'Église de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame des Anges à Glain.

Le 27 novembre, nous entrons en retraite, accompagnés cette année par l'abbé Raphaël Buyse du diocèse de Lille. Il a écrit plusieurs livres dont "L'évangile, autrement" et est co-fondateur des Parvis, mouvement de laïcs s'inspirant de Madeleine Delbrêl.

Le 3 décembre, engagement de frère Pacôme, déjà évoqué. Ce dernier ira rencontrer des prisonniers à la prison de Namur le 8 décembre. Frère Renaud fera le même exercice à la prison de Jamioulx le 13 décembre et ira le lendemain à une projection commentée du film des frères Dardenne sur les migrants à La Sauvenière à Liège.

Cette année, la veillée de Noël est animée par frère Hubert et sœur Birte Marianne sur le thème de la paille, pauvreté et espérance. Nous accueillons les musiciens Jean Dizier et Jean-Léon Dewalque.

Le 29 décembre, frère Beto part pour le Pérou revoir sa famille et faire un séjour dans la communauté de Lima.